

Le « désir-du-psychanalyste », son acte et ses passages à l'acte

Patrick De Neuter*

- :- :- :- :- :- :- :-

Introduction

Tout clinicien, psychologue, médecin (généraliste et surtout psychiatre), travailleur social, infirmière et, a fortiori, tout psychanalyste, peut se trouver un jour ou l'autre confronté au surgissement de l'amour ou du désir – ou les deux ensemble – dans la relation avec la personne qui les consulte. Les passages à l'acte sexuel font partie des risques de ces métiers, quelle que soit leur orientation théorique. Les conséquences sont la plupart du temps nocives ; mais il est difficile de s'en faire une idée car faire l'amour avec son soignant est un sujet qui fait encore l'objet d'un tabou. Le silence est le plus souvent maintenu tant du fait du clinicien que de sa patiente¹ ainsi que de l'institution professionnelle de ce dernier. Comme nous en avons toutes et tous fait l'expérience, en cas de psychanalyse, la naissance de sentiments amoureux et de désirs sexuels, fait partie du processus.

C'est au tout début de ma pratique que je fus confronté à cette question : convient-il qu'un analyste ait des relations sexuelles avec son analysante ? En effet, le plus lacanien des analystes bruxellois de cette époque et qui était l'analyste en vogue auprès de mes collègues, était

* Patrick De Neuter, Psychanalyste à Bruxelles (eab et eaf), Cofondateur du Centre de formation aux cliniques psychanalytiques (Faculté de médecine de l'Université de Louvain) et d'Espace analytique de Belgique.

patrick.deneuter@uclouvain.be

¹ J'en parlerai au féminin parce qu'il s'agit le plus souvent d'un soignant de sexe masculin et d'une patiente de sexe féminin.

connu pour ses invitations à passer du divan à son alcôve. Certaines de mes proches collègues s'y étaient refusées ; d'autres, y ayant cédé, l'avaient quitté et s'en plaignaient haut et fort. J'avais aussi appris que deux autres ténors, français cette fois, avait eux aussi invité une puis plusieurs de leurs analysantes à devenir leurs amantes. De mon côté, il m'arrivait d'éprouver un désir plus ou moins prononcé pour l'une ou l'autre de mes analysantes.

Donc, d'un côté, on m'avait enseigné que Lacan avait affirmé que « ce qu'il y a de certain, c'est que les sentiments de l'analyste n'ont qu'une place possible, celle du mort »² et ailleurs encore « Nous mûrissons le désir du sujet pour un autre que nous »³.

D'un autre côté ce proche élève de Lacan et un autre de ses élèves français, étaient connus pour leurs écarts répétés quant à cette règle d'abstention.

Étranges réactions de collègues

Les réactions de mes collègues, jeunes et moins jeunes, étaient de la plus grande diversité. Les plus négatives voisinaient avec les plus positives et passant par les réactions du type « cela ne nous regarde pas ».

Lorsque le premier ténor bruxellois évoqué fut l'objet de plusieurs plaintes, il fut prié de démissionner de son École, l'École belge de psychanalyse. Celle-ci rassemblait, entre autres, les premiers lacaniens de Belgique. Suite à cette démission, les avis des collègues ne furent pas unanimes. Certains pensaient que cette institution avait pris une bonne décision, d'autres qu'elle s'était montrée défenderesse de valeurs conventionnelles qui n'avaient rien à voir avec l'éthique analytique qui est celle du désir. Ils se référaient explicitement à l'adage lacanien « ne pas céder sur son désir ». Ces réactions négatives étaient évidemment particulièrement vives de la part des analysants de cet analyste. Par contre, certaines de ses analysantes quittèrent son divan.

Notons que nous étions en 1968 et que la plus grande liberté sexuelle était devenue une sorte d'impératif moral y compris dans les milieux

² Lacan J., « La direction de la cure », *Écrits*, 1958, p. 589.

³ Lacan J., « Le désir et son interprétation », leçon du 1^{er} juillet 1959.

psychanalytiques⁴. Le normal était la « norme mâle » et « la loi sexuelle » qui réduisait les relations sexuelles entre un sujet, mâle, et une femme, objet. Autrement dit des relations sexuelles sans rapports étaient la norme⁵.

Assez embarrassé, j'ai confié mon questionnement à l'un de mes contrôleurs, élève très proche de Lacan, qui me répondit tout d'abord « qu'il fallait être deux pour faire l'amour » et ensuite que « la psychanalyse n'était pas une religion et donc que choisir de mettre fin à l'analyse pour s'engager dans une relation amoureuse était un choix tout à fait respectable ». Notons cette précision importante à mes yeux : « choisir de mettre fin à l'analyse » et « s'engager dans une relation amoureuse », ce qui n'était pas le cas des ténors évoqués ci-dessus. Ils poursuivaient l'analyse et l'un d'eux en tout cas faisait payer les séances.

De la part d'autres collègues, les réponses furent tout aussi étranges. Une telle m'objecta « Tous les chefs de clinique passent à l'acte avec leurs infirmières, voire leur patiente ». Tel autre me répondit « Cela ne nous regarde pas, c'est leur vie privée », tel autre encore « Il consacre tellement de temps à la psychanalyse qu'il n'a pas l'occasion de faire des rencontres ailleurs que dans son cabinet ». À mon grand étonnement, toutes ces réactions ne prenaient pas en compte le pouvoir accordé par le transfert impliqué dans ces relations et encore moins les spécificités de la relation analytique et celles de son éthique, que nous examinerons plus loin.

Mais, à cette époque, je me demandais aussi si je n'étais pas trop influencé par mon éducation « bien-pensante » et si l'éthique de la psychanalyse, que Lacan avait résumée par la formule « ne pas céder sur son désir », ne devait pas l'emporter sur la règle freudienne d'abstention. D'autant plus qu'il avait ajouté : « Au dernier terme, ce dont le sujet se sent effectivement coupable quand il fait de la culpabilité..., c'est toujours, à la racine, pour autant qu'il a cédé sur son désir »⁶.

Mais avant d'envisager les conséquences possibles de ces pratiques, il faut que je mentionne de nouveaux événements qui vinrent me conforter

⁴ On pourrait m'objecter que les soixante-huitards n'ont jamais prôné l'inceste. Ce qui n'est pas une objection pertinente, dans le cas présent car les analystes, qui passent à l'acte, méconnaissent ou dénie la dimension incestueuse de leur acte.

⁵ Chaboudez G., *Que peut-on savoir sur le sexe ?*, Paris, Hermann, 2017.

⁶ Lacan J., *Le Séminaire. Livre VII*, « L'éthique de la psychanalyse », 1959, pp. 359-373.

dans l'idée que ces transgressions de la règle, qui veut que l'on se limite au dire, pouvaient avoir des effets négatifs, voire mortifères, pour celles qui en étaient soit l'objet, soit le sujet.

Trois rencontres déterminantes

Un jour, une femme tout à fait perdue prit rendez-vous avec moi : elle avait été l'analysante et la maîtresse de Lacan. Elle me confia qu'après quelque temps, durant lesquels les séances d'analyse se conjuguèrent avec des séances d'alcôve, il l'avait abandonnée pour une autre. Elle était à la fois dépressive et furieuse tout autant sur son ex-analyste-amant que sur elle-même. Elle était aussi dégoûtée des hommes, autant que d'elle-même. Elle était enfin très sceptique sur les analystes, sur leur fiabilité et sur les bienfaits possibles d'une analyse. Elle était, de ce fait, peu décidée à entreprendre une seconde analyse avec moi et je n'ai pu l'aider à dépasser cette méfiance. Après une dizaine d'entretiens préliminaires, elle abandonna définitivement son projet de reprendre une nouvelle analyse.

À cette même époque, un collègue m'envoya une de ses ex-analysantes qui était devenue sa maîtresse, avec laquelle il avait eu un enfant et avec laquelle la relation était devenue plus que compliquée.

C'est alors que je découvris un livre intitulé *Séduction sur le divan* publié par une certaine « Anonyma », ex-analysante et ex-amante de son analyste.

On pouvait y lire ceci.

Je croyais être heureuse. Et pourtant, toujours, quand nous faisons l'amour à la place de la séance, je regrettais la séance. Et lorsque nous ne faisons pas l'amour et que nous avons une séance, je regrettais l'amour⁷.

Et à la fin du mois, j'étais toujours gênée de déposer ses honoraires sur un plat d'argent, sur le guéridon [...]. Il me disait que j'étais sa folie. Moi j'étais folle de lui, d'une folie véritable, d'une folie dangereuse, amour fou, mort folle, folie mortelle, amour sorcier, démence.

Plus loin, elle écrit encore :

Tout était mélangé, enchevêtré : amour, analyste, homme, analyse, femme, enfant. [...] Ce n'était pas seulement la loi de la jungle, c'était le chaos. Il n'y avait plus de limites, plus de remparts, plus de digues, pour retenir les vagues qui nous engloutissaient.

⁷ Anonyma, *Séduction sur le divan ou le malentendu amoureux*, Paris, La Découverte, 1989.

La lecture de ce livre décrivant les effets mortifères possibles de tels passages à l'acte et la rencontre avec cette ex-analysante de Lacan, m'ont fait sortir du doute et conforté dans la pertinence de la règle d'abstention quant à l'agir sexuel dans la cure.

Retour à Freud

Dès 1915, Freud affirma paternellement : « ...il est interdit à l'analyste de céder » aux avances de ses patientes » et encore le consentement à la demande d'amour de la patiente est tout aussi fatal pour l'analyse que la répression de cette demande »⁸. Il ne s'agit pas d'écarter du transfert d'amour mais d'en faire le levier de l'accès aux fondements infantiles de cet amour. Curieusement, il ne parle pas de l'analyste cédant à ses propres désirs. Et Freud d'expliquer qu'il ne s'agit pas seulement de prendre en compte les nécessités de la technique psychanalytique et de son but, mais aussi la particularité de la patiente qui, du fait « de ses fixations infantiles, se trouve dans l'impossibilité de disposer librement de sa faculté d'aimer ». Pour ma part, j'ajouterai ici que l'analisante se trouve aussi dans cette impossibilité du fait de la régression impliquée par le transfert, Plus loin, Freud ajoute :

Quel que soit le prix qu'il (le psychanalyste) attache à l'amour, il doit tenir davantage encore à utiliser l'occasion qui s'offre à lui d'aider sa patiente à traverser une des phases les plus décisives de sa vie.

Et un peu plus loin encore, il poursuit :

L'analyste est tenu de lui faire traverser les périodes primitives de son évolution psychique en lui permettant d'acquérir cette plus grande liberté intérieure qui distingue l'activité psychique consciente – au sens systématique – de l'activité inconsciente.

Où se préfigure, me semble-t-il, la définition lacanienne du « désir-de-l'analyste »⁹ comme « désir plus fort que les autres ».

Cela n'empêcha pas les dérapages amoureux ou sexuels de quelques analystes, mais le silence les entoura. À ma connaissance, c'est en 1970 seulement que parurent les premiers articles en langue anglaise dans le cadre de l'*American psychological Association*¹⁰.

⁸ FREUD S., Observations sur l'amour de transfert (1915), in La technique psychanalytique, PUF, Quadrige, (2007, 2010), pp. 128-141.

⁹ Bien que Lacan ne l'ait jamais fait, j'écris « désir-de-l'analyste » avec ces tirets pour marquer la spécificité de ce désir par rapport au désir de Madame ou de Monsieur X, par ailleurs psychanalyste.

¹⁰ Butler S. et Zelen S. L., « Sexual Intimacies between Therapists and Patients », *Psychotherapy*, 14(2), 1977, pp. 139-145.

Quelques autres parurent dans d'autres revues de psychologie et de psychiatrie américaines que vous trouverez dans mon article publié dans les *Cahiers de psychologie clinique* que j'ai retravaillé pour vous ce soir.

Un premier ouvrage important sur la question fut publié en 1995, à New York, aux éditions Basic Books sous le titre *Boundaries and boundary violations in psychoanalysis*. Ses auteurs, Glen O. Gabbard et Eva P. Lester y font état de cent cinquante cas de professionnels du soin, parmi lesquels un certain nombre de psychanalystes – mais pas seulement –, impliqués dans « de graves transgressions » avec certains de leurs patients. Cet ouvrage fut l'objet de nombreuses rééditions. En 2017, c'est 300 cas que Glen O. Gabbard a étudié¹¹. En 1997, Susan Baur publiait un ouvrage basé sur une importante recherche sous le titre *The Intimate Hour. Love and Sex in Psychotherapy*¹².

En langue française, il faudra attendre la publication, en 1953, de la traduction du texte de Freud sur l'amour de transfert. En 1989 paraît au Canada le livre d'Hélène Lapierre et Marie Valiquette, intitulé *J'ai fait l'amour avec mon thérapeute. Témoignage sur l'intimité sexuelle en thérapie*¹³ et, en 2000, la traduction française du livre de Susan Baur *Relations intimes. Quand patients et thérapeutes passent à l'acte*¹⁴. Par contre, rien du côté de la psychanalyse.

Trois remarques avant de poursuivre

Notons avant de poursuivre que je me limiterai délibérément ici aux effets de ces passages à l'acte et à ce que l'on peut en dire du point de vue de l'éthique psychanalytique lacanienne. Je n'envisagerai donc pas le point de vue des déontologies du psychologue et du médecin qui sont tout à fait explicitement négatives à ce sujet. Je ne l'envisagerai pas non plus du point de vue de la loi commune qui condamnerait de tels passages à l'acte dans la mesure où il se vérifierait qu'il s'est agi « d'abus de pouvoir par une personne ayant autorité ».

¹¹ Gabbard, G. O., Sexual boundary violations in psychoanalysis: A 30-year retrospective. *Psychoanalytic Psychology*, 2017, 34(2), 151-156.

¹² Baur S., *The Intimate Hour. Love and Sex in Psychotherapy*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1997.

¹³ Lapierre H. et Valiquette M., *J'ai fait l'amour avec mon thérapeute. Témoignage sur l'intimité sexuelle en thérapie*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1989.

¹⁴ Bauer S., *Relations intimes. Quand patients et thérapeutes passent à l'acte*, Paris, Payot, 2000 (2004 pour l'Édition de Poche).

Je me limiterai aussi ce soir à la question telle qu'elle s'est posée pour moi dans le cadre de la pratique psychanalytique et, plus particulièrement, dans la mouvance lacanienne que je connais mieux que les autres. Ce qui ne veut pas dire que cela n'existe par ailleurs, dans d'autres milieux psychanalytiques et psychothérapeutiques, tant s'en faut.

Par ailleurs, je me limiterai aux passages à l'acte amoureux et sexuel qui posent déjà suffisamment de questions, en gardant néanmoins à l'esprit qu'ils ne sont pas les seuls passages à l'acte dans le champ de la pratique analytique. Mais il vaut mieux se limiter à ceux-ci afin de pouvoir examiner leurs différents particularités et effets et particularités sur les analysantes.

Enfin, je n'aborderai pas les passages à l'acte d'un analyste homme avec un analysant, et d'une psychanalyste femme avec un ou une analysante ; ce sont des cas qui s'avèrent beaucoup plus rares et moins analytiquement documentés.

Un autre témoignage écrit

Ma première découverte fut donc celle du témoignage d'Anonyma. J'ai plus récemment découvert le témoignage de Jacqueline Persini, alias Claudie Sandori, publié en 1992. Il était intitulé *Le soleil aveugle* et sous-titré *Existe-t-il des psychanalystes qui rendent fou ?*¹⁵. J'ai aussi relu le livre collectif intitulé *Sabina Spielrein, entre Freud et Jung*¹⁶, qui fait notamment le récit de la relation amoureuse de Jung et de sa patiente. Et Jung n'est pas le seul. Jones passa à l'acte avec plusieurs patientes et Ferenczi avec une patiente et sa fille. Comme quoi, bien qu'on en parle peu, voire pas du tout, les passages à l'acte amoureux et sexuel de l'analyste infiltrèrent la pratique dès l'aube de la psychanalyse. Cela donne à penser que cette question du passage à l'acte concerne le cœur de la psychanalyse en tant **qu'elle est** le lieu d'une séduction réciproque. Ce qu'a souligné, il y a quelque temps déjà, Monique Schneider dans son livre *Don Juan ou le procès de la séduction*¹⁷. On peut donc s'étonner qu'il en soit si peu question dans la formation des psychanalystes, dans les communications et débats internes des

¹⁵ Sandori C., *Le soleil aveugle. Existe-t-il des psychanalystes qui rendent fou ?*, L'Harmattan, 1992.

¹⁶ Spielrein S., *Entre Freud et Jung*, dossier découvert par Aldo Carotenuto et Carlo Trombetta (Rome, 1980), Paris, Aubier, 1981.

¹⁷ Schneider M., *Don Juan ou le procès de la séduction*, Paris, Aubier, 1994.

associations analytiques de langue française, et jusqu'il y a peu, dans leurs publications¹⁸.

Trois publications françaises, côté psychanalystes

Côté francophone, il y a une bonne dizaine d'années, le silence commença néanmoins à se lever. Deux livres sont en effet parus, écrits par deux collègues, deux femmes : Louise de Urtubey (membre de la Société psychanalytique de Paris) et Monique Lauret, membre d'Espace analytique.

Sous le titre *Si l'analyste passe à l'acte*¹⁹, la première publie quelques réflexions centrées sur la structure psychique des analystes-amants tandis que Monique Lauret propose, sous le titre *Les accidents du transfert*²⁰, diverses réflexions tout à fait intéressantes sur la subjectivation et sur l'acte analytique à partir de cures d'analysantes ayant vécu ces expériences transgressives dans une première expérience du divan.

À la même époque, Gisèle Harrus-Révidi, consacra une trentaine de pages à la séduction dans le cadre de la cure. Elle y relate l'expérience relativement malheureuse de deux analysantes²¹.

Je ne pourrai évidemment reprendre ce soir tout ce que j'ai trouvé dans ces publications et je vous invite à vous référer à ces différents ouvrages.

Ces situations extrêmes sont en effet très enseignantes sur plus d'un des aspects du processus analytique, notamment sur le « désir-de-l'analyste »²², le traumatisme et le désir de la femme, puisqu'il s'agit quasi toujours d'analystes hommes passant à l'acte avec leur analysante

¹⁸ La Société britannique a commencé à publier sur ce sujet au tout début de ce XXI^e siècle.

¹⁹ de Urtubey L., *Si l'analyste passe à l'acte*, Paris, PUF, 2006.

²⁰ Lauret M., *Les accidents du transfert. De Freud à Lacan*, Le champ social, 2006.

²¹ Harrus-Révidi G., « Patients et analystes : séduction de la transgression », *Séduction. La fin d'un mythe*, Paris, Payot, 2007, pp. 227-265.

²² On se souviendra ici que Lacan a défini le « désir de l'analyste », comme un désir transformé, « restructuré », par la cure personnelle de l'allant-devenant analyste, de telle sorte qu'il soit devenu un désir « averti » et encore un désir d'analyse « plus fort » que les autres désirs qui pourraient survenir dans la cure à l'égard de son analysant(e). Contrairement à l'usage sous la plume de Lacan, je l'écris ici « désir-de-l'analyste » avec tirets pour le distinguer des désirs névrotiques, pervers ou encore psychotiques de l'homme ou de la femme qui se propose comme analyste.

ou d'analysantes parvenant à séduire leur analyste homme. Je n'ai eu connaissance que d'un seul couple formé par un analysant et son analyste-femme. Un cartel de femmes de l'École freudienne de Paris s'est un jour interrogé sur les raisons de cette différence. Nous pourrions y revenir dans la discussion. Quant aux passages à l'acte homme-homme et femme-femme, ils existent aussi, mais il semble qu'ils soient plus rares encore²³.

Les témoignages d'Anonyma et de Claudie Sandori

Je me limiterai donc ce soir aux effets de ces dérives ou, si vous préférez, de ces accidents, pour reprendre le titre de Monique Laurent, et cela à partir des témoignages d'Anonyma, l'auteure cachée de *Séduction sur le divan*, et de Jacqueline Persini qui pose donc, dès son titre, la question *Existe-t-il des analystes qui rendent fou ?* Après avoir découvert qui se cachait derrière le nom d'emprunt de sa première publication, j'ai contacté Jacqueline Persini alors que je préparais un article sur le sujet. Elle m'a fait la confiance de répondre à certaines de mes questions.

Elle m'a notamment précisé que, pour ce qui la concernait, elle n'avait pas fait l'amour.

Mon analyste a suscité mon désir et mes élans en me serrant dans ses bras, en tenant des discours insensés comme « nous n'avons pas peur du désir, vous et moi ». Il était impossible de démêler dans l'instant ce qui m'appartenait, ce qui lui appartenait.

Elle m'a aussi confié les obstacles qu'elle avait rencontrés pour la publication de son livre. Après la parution de celui-ci, tout fut fait pour qu'on n'en parle pas. On lui aurait notamment objecté : « Folle que vous êtes, ne savez-vous pas qu'un tel et un tel [les plus connus, les plus hauts placés] ont eu des rapports sexuels avec leur patiente ? Vous allez recevoir des coups, vous ridiculiser ». Quant à Roustang, il lui aurait dit, en 1999, « si vous voulez vous faire entendre des psychanalystes, il faut prendre un marteau piqueur ». Elle m'a aussi écrit qu'elle avait finalement renoncé à la pratique psychanalytique préférant l'écriture poétique et le milieu littéraire. Un autre collègue, Jean-Paul Dromard, qui

²³ D'après Susan Baur, aux USA, 85 % des plaintes concernent les relations d'un thérapeute avec sa patiente (*op. cit.*, Édition de Poche, 2004, p. 24).

a écrit en 1999 un article sur son livre²⁴, avait lui aussi abandonné la pratique psychanalytique, lui pour la sculpture.

Revenons aux livres publiés par Anonyma et par Claudie Sandori.

Il y a quelques points communs entre ces deux cures. Le premier concerne la durée. Les passages à l'acte se sont prolongés un certain temps, entrelacés aux séances d'analyse. Par ailleurs, les deux analystes-amants ont finalement rompu avec leur analysante. Le premier en refusant la naissance de l'enfant conçu lors de leurs relations, le second en prenant de plus en plus ses distances.

Deux différences importantes les distinguent : le premier analyste a répondu aux comportements séducteurs insistants de son analysante, le second a été dès le départ lui-même acteur de la séduction. Par ailleurs, le premier, celui d'Anonyma, a considéré ses passages à l'acte comme une folie, le second les a plusieurs fois justifiés analytiquement. Il aurait ainsi affirmé à son analysante, Claudie Sandori « Le psychanalyste a aussi un désir qui peut s'exprimer dans l'analyse sans briser l'analyse ». Et puis, suite au récit d'un rêve, « Votre rêve contient une alternative. Analyste ou amant. Cette alternative n'existe pas »²⁵. Et encore : « L'intrusion de la personne de l'analyste, loin d'être un écueil, est un levier. Dans l'analyse, tout est possible, à condition d'être analysé »²⁶. Où l'on retrouve une rhétorique qui ressemble fort à celle du pervers. Notons que l'auteure qui taît le nom de cet analyste, « par amour » écrit-elle, mais surtout, m'a-t-elle confié par la suite, par peur du procès où ce serait sa parole contre celle d'un analyste célèbre, professeur d'université, fondateur d'un groupe d'éthique de la psychanalyse, qui écrit des livres appréciés par ses collègues, ce qui l'amène à s'interroger sur l'ignorance, l'aveuglement, l'hypocrisie, la folie et le cynisme du milieu analytique²⁷. Et je partage son questionnement. Le silence, voire les dénis²⁸, de nos milieux sur ces passages à l'acte, posent encore

²⁴ Dromard, J.-P., « À propos du livre *Le soleil aveugle* (Claudie Sandori) : la parole et l'écrit », *Semen, Vers une sémiotique différentielle*, 11, 1999. Mis en ligne le 25 mai 2007.

²⁵ Sandori C., *op. cit.*, p. 25.

²⁶ Sandori C., *op. cit.*, p. 61.

²⁷ *Ibidem*, p. 146.

²⁸ Cf. par exemple, ce collègue éminent lacanien qui a récemment écrit à ce propos « [...] il a pu arriver à tel ou tel analyste, de nouer après la fin d'une cure une liaison plus ou moins durable avec une analysante » et que cette dérive était « rarissime », alors que j'ai connu directement ou indirectement, par les publications consultées, une quarantaine de cas dont la plupart étaient advenus au cours de l'analyse et, pour beaucoup, sans interruption de celle-ci. Voir Chemama R., *La psychanalyse comme*

d'autres questions, notamment celle de la complicité consciente ou inconsciente de ceux ou celles qui y participent. On peut aussi s'interroger sur les effets dans les institutions et dans les cures de tels dénis. Mais on ne peut tout aborder ici. Revenons donc aux effets de ces passages à l'acte sur ces deux analysantes en évoquant au passage deux autres situations rapportées par Gisèle Harrus-Révidi.

Intenses bonheurs et grands plaisirs

Disons tout d'abord que les effets de ces passages à l'acte ne sont pas seulement négatifs. Ainsi, Anonyma dit à plusieurs reprises son bonheur intense, son grand plaisir et la vie que ces expériences insufflaient en elle²⁹. Claudie Sandori ne le cache pas non plus : grâce à ces relations sexuelles, elle a senti « naître son corps », elle a « appris l'amour », elle y est « née au désir et à la vie »³⁰. Une analysante de Monique Lauret précise qu'elle s'en est trouvée « narcissisée »³¹. Rien d'étonnant à tout ceci : être élue, désirée, aimée par un homme idéalisé, c'est évidemment se trouver aimable et désirable. La « jeune fille à la broche » de Gisèle Harrus-Révidi fut, elle aussi, dans un premier temps, tout à la fois bouleversée et heureuse.

Néanmoins, il s'avère que ces sentiments sont généralement trompeurs et, aussi, souvent passagers. Ce fut cas pour Anonyma, Claudie Sandori, pour la jeune fille à la broche et pour la dame aux griffes rouges, deux analysantes évoquées par Gisèle Harrus-Revidi, ainsi que pour la femme qui s'est adressée à moi suite à son abandon par Lacan. J'ai aussi retrouvé des indices d'une semblable dénarcissisation dans plusieurs témoignages d'internautes passés par là.

La seconde analysante reçue par Gisèle Harrus-Révidi, suite aux passages à l'acte de son premier analyste, avait pour finir interrompu son analyse, disons plutôt ses rendez-vous, avec son amant-analyste, sans doute parce qu'écouter ses plaintes à lui tout en devant le payer devenait insupportable pour elle. Mais suite à cette interruption, elle était tombée malade au point de se trouver dans l'impossibilité de travailler.

éthique, Érès, 2012, pp. 106-107. Certes, une trentaine de cas c'est peu de chose comparé au nombre de cures dans lesquelles de tels passage à l'acte n'adviennent pas, mais vu les effets tout à fait délétères qu'ils induisent dans la plupart des cas, il me semble important de trouver les meilleures solutions pour éviter qu'ils se reproduisent davantage.

²⁹ Anonyma, *op. cit.*, pp. 61, 62 et 70.

³⁰ Sandori C., *op. cit.*, pp. 35, 103 et 125.

³¹ Lauret M., *op. cit.*, p. 26.

Pour Anonyma et pour Claudie Sandori, à ces sentiments positifs se sont aussi rapidement mêlés divers malaises psychiques et physiques plus ou moins envahissants : des angoisses tenaillantes et, lorsque les limites de la réalité surgissent, ou celles que leur impose leur analyste-amant, c'est la pente vers l'effondrement subjectif qui prend le devant de la scène. On retrouve ainsi chez Anonyma, comme chez Claudie Sandori, l'évocation des sentiments d'engloutissement dans un trou noir, d'un corps qui se gèle, de jalousie exacerbée à l'égard des femmes qui partagent la vie professionnelle ou amoureuse officielle de leur analyste-amant, voire simplement à l'égard des autres analysantes qui sont « peut-être ses amantes ». Jalousie aussi à l'égard des enfants de l'analyste-amant. L'amour et la haine s'intensifient, les envies de meurtre surgissent, et celles du suicide corrélatif fréquent des sentiments de culpabilité. Anonyma écrit ainsi « J'avais l'impression que je ne pouvais plus vivre »³². Elle insiste sur cet état à plusieurs reprises, au contraire de Claudie Sandori, qui ne mentionne qu'une seule fois ce désir suicidaire. Peut-être est-ce parce qu'Anonyma a consciemment fait les premiers pas tandis que Claudie Sandori n'a fait que répondre aux avances d'un analyste dont certains propos, notamment ceux que j'ai évoqués en commençant, font penser qu'il était plus proche de la manipulation perverse que de la séduction névrotique.

Angoisses et dépression

Écoutons encore Anonyma qui s'est fait prescrire des médicaments pour lutter contre sa dépression et ses angoisses.

Je les attends avec impatience en comptant les heures. Ils me donnent la vie, la vie que je sens s'échapper dans un mince filet de sang, mais qui ne s'arrête pas et qui laisse une trace dans la neige. Le soulagement que je ressens après les pilules, après le verre de vin, est immédiatement suivi d'un remords intense, doublé d'un sentiment de culpabilité violente. Cercle vicieux d'angoisse et de culpabilité auquel je ne sais échapper et qui me tourmente³³.

D'ailleurs, dès les premières pages de son livre, Claudie Sandori indique qu'au sentiment de triomphe, engendré par le passage à l'acte sexuel obtenu, était associé un sentiment de culpabilité envahissant³⁴. C'est par rapport à la femme de son analyste que la culpabilité de « La jeune fille à la broche » s'est focalisée. Ce qui s'avéra dans sa seconde analyse être la culpabilité à l'égard de sa mère.

³² Anonyma, *op. cit.*, p. 18.

³³ *Ibidem*, p. 119.

³⁴ Sandori C., *op. cit.*, p. 10.

Sentiment de devenir folle et souhait d'en finir avec la vie

Chez Claudie Sandori, c'est plutôt le sentiment de devenir folle qui prévaut, sentiment associé aux pensées suicidaires. Rappelons-nous le sous-titre de son livre : *Existe-t-il des Psychanalystes qui rendent fou ?* Ce n'est sans doute pas pour rien qu'elle a fait écrire psychanalyste avec un P majuscule en couverture et tout au long de son livre. Je ne peux m'empêcher de mettre cela en rapport avec l'idéalisation de cet analyste, par elle-même d'abord et par ses collègues ensuite. Avec la toute-puissance aussi qu'elle attribue à son analyste-amant en écho à l'auto-positionnement de celui-ci comme Tout-Sachant à différents moments de son « analyse ». Si je mets le terme « analyse » entre guillemets, c'est que l'on peut se demander dans quelle mesure une analyse est encore possible lorsque de tels passages à l'acte, répétitions du passé agies dans la réalité, font obstacle à la remémoration.

Donc, si l'émergence des idées suicidaires est fréquemment mentionnée chez l'une comme chez l'autre, chez Anonyma, elles sont le plus souvent associées à son sentiment de culpabilité et, chez Claudie Sandori, au sentiment de devenir folle.

Perte de confiance dans l'analyse

Autres effets fréquemment évoqués par nos deux auteures : la perte de confiance progressive dans leur analyste, plus largement dans tous les psychanalystes et, finalement, dans la psychanalyse elle-même. D'où leur difficulté d'entreprendre une seconde analyse après l'interruption de la première. On retrouve cette même difficulté chez les analysantes de Gisèle Harrus-Révidi. Moustapha Safouan aurait dit un jour que cette seconde tranche était impossible. Ce qui me semble trop radical, mais il est frappant de constater que plusieurs de ces ex-analysantes-amantes ont repris leur analyse en face-à-face tandis que Claudie Sandori, comme d'autres, affirme que c'est surtout l'écriture de son livre qui, conjointe à une seconde tranche, lui a permis d'en sortir. Dans un de ces mails, elle m'a écrit :

Celle que j'appelle mon analyste silencieuse (sur ses affects et son histoire) m'a aidée à démêler les fils, mais l'écriture m'a permis d'aller plus loin que l'analyse dans les versions habitables de mon histoire. Les mots, détournés de leur fonction de vérité dans la parole de Lévitian, doivent trouver un autre chemin pour redevenir vivifiants. L'écriture a été, est mon chemin. Exigence aussi d'être reconnu dans mes dires. Une seule personne (un.e autre analyste) ne suffit pas. Besoin d'en appeler à plusieurs témoins qui croient ce qui n'apparaît pas immédiatement crédible.

Ainsi, elle a pu sortir d'abord de son traumatisme et ensuite du milieu psychanalytique, qui n'avait pas voulu accueillir ni prendre en compte son témoignage.

Perturbation des relations

Les effets dans la réalité sont aussi très négatifs, voire déstructurants. Anonyma se renferme sur elle-même. Convaincue que la relation avec son analyste-amant était promise à un bel avenir, elle rompt avec son compagnon. Elle finit par s'isoler complètement, se terre chez elle et « fait couple inséparable » avec ses malaises récurrents³⁵. Elle vit dans une phobie généralisée qu'elle dénomme « pantaphobie ».

Pour Claudie Sandori, ses relations dans la réalité se trouvent aussi sensiblement perturbées, mais autrement. Elle rompt elle aussi avec son compagnon, par amour pour son psychanalyste-amant, et elle se précipite dans les bras de n'importe qui. Néanmoins, lorsqu'elle fait l'amour avec un autre, c'est encore à son analyste qu'elle pense. Indice de son aliénation persistante et de la difficulté de faire le deuil de cette relation.

Quant à la « jeune fille à la broche », elle écrit : « Cet état, cette époque, correspondent à une solitude sans nom, à des crises de larmes incessantes, j'étais dans le vide ». Gisèle Harrus-Révidi ajoute « Aux limites de l'analysable ». Il fallut deux autres tranches d'analyse à cette analysante pour en sortir.

Certains d'entre vous pourraient à bon droit me poser la question de savoir en quoi cela se différencie des effets des ruptures amoureuses courantes dont on nous parle si souvent sur le divan.

Si les idées de suicide en désespoir d'amour peuvent aussi surgir dans la réalité des couples de tous les jours, il semble que l'intensité et l'ampleur des ravages en tout genre sont rarement identiques à ceux qui sont décrits dans ces deux témoignages et dans quelques autres, qui me sont parvenus oralement, notamment celui d'un suicide manqué par arme à feu dans la salle d'attente de l'analyste-amant. De plus, ces malaises et ces culpabilités ne sont jamais présents dès le début de la relation passionnelle, comme ce fut le cas ici.

Une enfant séduite par un Père et une Mère

³⁵ Anonyma, *op. cit.*, p. 25.

Anonyma nous donne une des clés de cette différence. La séduction de l'analysante n'est pas la séduction d'une femme par un homme. Elle est d'abord et surtout la séduction d'une enfant, une séduction non seulement d'un Père et/ou par un Père mais, plus radicalement, *d'une Mère et par une Mère*. Ainsi, dans son livre, s'adressant à son analyste-amant, elle écrit : « Au fond, est-ce que tu ne t'es jamais rendu compte que tu n'avais que le corps de la femme adulte dans tes bras ? Mon âme était celle d'une petite fille ». Et encore « Tu as fait ce que, inconsciemment, j'ai souhaité plus qu'autre chose au monde : réaliser un phantasme, celui d'une petite fille qui désirait et craignait à la fois d'être violée pas son père, d'être abandonnée ensuite »³⁶. C'est ce qu'elle peut en dire à la suite de la seconde tranche d'analyse qu'elle a entreprise pour sortir du marasme persistant et de la cage dans laquelle elle se trouvait enfermée, suite à la rupture d'avec son analyste-amant. Cette analysante avait décidé de rompre suite au refus de son analyste-amant de reconnaître l'enfant conçu au cours et au cœur de leur relation passionnée³⁷. Mais avant cela déjà, « tout était devenu chaos ». Lors de sa deuxième analyse, Anonyma se pose la question : « Avec qui ai-je couché en réalité ? Avec qui dans mes fantasmes ? Avec L'homme ? Avec l'analyste ? Avec le père ? Avec la mère ? Ou avec les deux ? Et moi qui étais-je ? ». « Un nourrisson face à sa mère », écrira-t-elle plus tard, « un nourrisson, incapable de sortir seul de l'imbroglie », ce qui indique le registre très archaïque qui était le sien dans le transfert³⁸.

L'analyste-Père, ayant démissionné de sa charge, a permis en même temps l'inceste avec l'analyste-Mère qu'il était dans le transfert, inceste archaïque dont on sait combien il est ravageant.

Et c'est le même constat que Claudie Sandori réalisa dans sa seconde analyse. Elle cherchait un père et son analyste-amant lui a offert « son corps de mère archaïque »³⁹. Par ailleurs, l'analyse avec sa seconde analyste, devenant enfin le lieu de retrouvailles avec son histoire et un espace d'analyse du transfert, lui permit de réaliser combien, en la prenant dans ses bras, son analyste-amant reproduisait sans le savoir une scène primitive. En effet, Claudie était née après une tentative d'avortement qui avait échoué. Ses parents, sans logement, sans argent, ne voulaient pas d'enfant et surtout pas d'une fille. Venue au monde

³⁶ Anonyma, *op. cit.*, pp. 10, 19 et 20.

³⁷ On retrouve une crise analogue chez Sabina Spielrein suite au refus de Jung de concevoir un enfant avec elle.

³⁸ Anonyma, *op. cit.*, pp. 103, 105 et 135.

³⁹ Sandori C., *op. cit.*, p. 134.

malgré le vœu parental, elle n'arrêtait pas de pleurer. On la prit dans les bras, déniait un impensable désir de la tuer. Mère et grand-mère offrirent leur corps tout en refoulant leur désir de mort. La séparation ne put se symboliser. De la même façon, l'analyste-amant prit Claudie Santori dans ses bras, comme sa mère et sa grand-mère, dans un déni du désir de mort. Il s'offrit pour combler les manques dans un jeu pervers de gratification et de frustration, comme l'avaient fait autrefois ses parents paniqués par leur désir de mort. Il répétait à son insu la situation primitive, et son analysante se trouvait emprisonnée dans cette répétition. D'autant plus que cette situation primitive s'était déjà reproduite à la génération suivante, Claudie étant devenue jeune adulte. À 19 ans, suite à l'abandon par le père de l'enfant dont elle était enceinte, Claudie avait finalement consenti à se faire avorter sous la pression de ses parents qui, cette fois, avaient réussi à réaliser leur désir de mort sur l'enfant.

Vous m'objecterez peut-être que son analyste n'en savait rien. Disons plutôt qu'il n'avait rien voulu en savoir puisqu'à aucun moment il n'a cherché à analyser le transfert passionné/passionnel de son analysante. À aucun moment, il n'a cherché à aider son analysante à passer de la répétition à la remémoration.

L'expérience agie-partagée

Par ailleurs, si l'on prend en compte la communication des inconscients ou, plus précisément, ce que Jacqueline Godfrind et Maurice Haber appellent « l'expérience agie partagée », cet analyste-amant n'était pas sans le savoir⁴⁰.

On retrouve une semblable répétition inconsciente, par l'analyste, des composantes traumatiques majeures de l'enfance et de l'adolescence de son patient, dans le récit de sa « cure » avec Masud Khan par Godley, un des rares cas où il s'agit d'un passage à l'acte entre deux hommes⁴¹.

À force de soutenir que notre seul média est la parole, ne risque-t-on pas de méconnaître un pan de ce qui se passe à l'insu des protagonistes dans ce que Lacan appelait « le dialogue analytique », avec des

⁴⁰ Godfrind J., et Haber M., « L'expérience agie partagée », *Revue française de psychanalyse*, 5/2002, pp. 1417-1460.

⁴¹ Godley W, Saving Masud Khan, *London Rev. Books*, 23, 22 fevr. 2001. Cette cure et ses dérives sont longuement rapportées par Sandler A.-M., « Réponses institutionnelles aux transgressions : le cas Masud Kahn ». Article original in *International Journal of Psychoanalysis*.

conséquences positives ou négatives comme celles que nous essayons de comprendre ici ?

Quelques similitudes avec la pédophilie et les incestes intrafamiliaux

Notons encore que l'on retrouve aussi souvent de semblables effets de dépersonnalisation dans les cas de la fille, victime d'un père incestueux⁴².

Enfin, triste analogie, une semblable loi du silence règne dans les familles et les institutions, religieuses ou laïques, notamment l'armée⁴³, dont les transgresseurs étaient membres. Ce qui constitue un second traumatisme pour l'enfant-victime et pour l'analysante, qui ont fait l'expérience de telles transgressions.

Claudie Sandori, elle-même, consacre trois pages de son livre à décrire les obstacles mis par des analystes, notamment des directeurs de publication, à la parution de son livre. Elle décrit aussi les effets délétères de ces refus et des tentatives diverses de dissuasion⁴⁴.

Du côté de l'*International Psychoanalytic Association* (IPA)

Dans la Société britannique de Psychanalyse, ceux qui ont voulu y voir clair dans les rumeurs et témoignages concernant les passages à l'acte répétés de Masud Khan, se sont heurtés à une semblable omerta⁴⁵. Car les dérives ne se produisent pas seulement dans notre mouvance lacanienne. Elles se produisent aussi dans les sociétés reliées à l'IPA. L'analyste de Claudie Sandori était d'ailleurs un éminent membre de l'IPA.

Une difficulté inhérente à l'expérience analytique

⁴² Cf. mon article « Père réel, inceste et devenir sexuel de la fille », *Le Bulletin freudien*, Bruxelles, 1991, n° 16-17, pp. 111-137.

⁴³Dans un récent livre sur les violences sexuelles à l'armée, un juge des affaires pénales militaires déclare : « L'armée a beaucoup de mal avec les affaires sexuelles. Il n'y a pas de sanction disciplinaire, ou très rarement ». En fait, les victimes sont dissuadées de porter plainte et ce sont les victimes qui sont accusées de nuire à l'armée et qui sont mutées « pour leur bien ». Les autorités ne répondent pas aux « demandes des journalistes ». Minano L. et Pascual J., *La guerre invisible*, Coéd. Causette et Les Arènes, 2014.

⁴⁴ Sandori C., *op. cit.*, pp. 166-169.

⁴⁵ Voir Sandler A.-M., *op. cit.*, p. 11.

Ce qui donne à penser qu'il s'agit d'une difficulté et d'un danger inhérents à la situation transférentielle elle-même. Comme l'a souligné Monique Schneider, il y a quelque chose d'enflammant, voire de donjuanesque, dans la parole du psychanalyste en tant qu'analyste⁴⁶. Et le fait qu'il ne soit pas suffisamment assuré dans son « désir-du-psychanalyste » ne fait que rendre plus grand le risque d'un passage à l'acte. Ceci est d'autant plus vraisemblable si l'on considère avec Lacan que le transfert de l'analysant est une réaction au contre-transfert de l'analyste⁴⁷.

D'aucuns pensent que les satisfactions des demandes d'amour et de sexualité de l'analysante peuvent être une voie possible pour le bon déroulement de la cure. Freud ne le pensait pas. Il écrivait « Le rapport amoureux met justement un terme à la possibilité d'être influencé par le traitement analytique »⁴⁸. La plupart des témoignages recueillis le confirme. Mais il ajoute aussitôt que la répression de cette demande est aussi fatale pour l'analyse que leur satisfaction. La voie de l'analyse consiste à traiter l'amour comme une situation qu'il faut ramener à ses origines inconscientes. Ainsi, la patiente ouvrira elle-même la voie aux fondements infantiles de son amour. Mais cette voie n'est pas simple, ni pour l'analyste ni pour l'analysante. Il serait donc opportun que la formation de l'analyste l'y prépare mieux que ce n'est le cas actuellement.

Ainsi, dans la Société britannique, au déni qui prévalait jusqu'alors, succédèrent plusieurs écrits sur le sujet, l'installation d'un comité d'éthique et, ce qui me semble le plus important, l'organisation de séminaires où les difficultés liées aux transferts passionnels et aux transgressions du cadre sont élaborées⁴⁹.

Dans la mouvance lacanienne

Du côté de l'IPA, les positions sont donc devenues très claires.

⁴⁶ Schneider M., *Don Juan et le procès de la séduction*, Paris, Aubier, 1974, pp. 70-72, 159-161, 182, 185-191.

⁴⁷ Lacan J., *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud (1953-1954)*, Seuil, 1975, p. 31.

⁴⁸ Freud S., Remarques sur l'amour de transfert, *op. cit.*, p. 186.

⁴⁹ Sandler A.-M., « Réponses institutionnelles aux transgressions : le cas Masud Khan », *J. Int. Psychoanalysis*, vol. 85, 2004, pp. 27-43. Trad. française sur le Web : frannuel.com.

On peut se demander pourquoi ce n'est pas le cas dans la mouvance lacanienne ? Pourquoi l'entretien de ce flou ? Pourquoi le silence fait sur les plaintes et les témoignages d'analysantes victimes de tels accidents du transfert ? Pourquoi si peu d'écrits, si peu d'exposés, si peu de séminaires abordent cette question des transferts de l'analyste, du désir de l'analyste plus fort que les autres, de la séduction transférentielle et de son maniement adéquat, alors que les conséquences des passages à l'acte s'avèrent si souvent pathogènes ?

Il me semble probable que l'éthique psychanalytique du désir, élaborée par Lacan dans son séminaire de 1959-1960, n'y soit pas pour rien. Comme nous le savons, on trouve dans ce séminaire, de nombreuses pages géniales, mais aussi quelques affirmations très équivoques comme celles-ci extraites des dernières séances :

Au dernier terme, ce dont le sujet se sent effectivement coupable quand il fait de la culpabilité, de façon recevable ou non pour le directeur de conscience, c'est toujours, à la racine, pour autant qu'il a cédé sur son désir⁵⁰.

Une autre de ses affirmations l'est encore davantage. Évoquant la tragédie grecque, il affirme que :

[...] l'accès au désir nécessite de franchir non seulement toute crainte, mais toute pitié, que la voix du héros ne tremble devant rien, et tout spécialement pas devant le bien de l'autre, c'est pour autant que tout ceci est éprouvé dans le déroulement temporel de l'histoire, que le sujet en sait un petit peu plus qu'avant sur le plus profond de lui-même.

Le héros grec est-il, aux yeux de Lacan, un modèle pour l'analyste et pour l'analysant ? Lorsqu'il dit que l'éthique serait « ne pas céder sur son désir », est-ce pour lui, comme pour certains de ses lecteurs, « céder à ses désirs » ? L'éthique lacanienne du désir est-elle une éthique qui fait fi de la conséquence de ses actes sur l'autre ? Lorsque le désir névrotique, pervers ou psychotique de l'analyste entre en contradiction avec le désir-de-l'analysant, quel est celui qui, pour lui, doit prédominer ? J'ai rencontré certains proches de Lacan qui pensent que le désir du sujet peut l'emporter sur le désir-de-l'analysant. L'éthique lacanienne serait-elle donc une éthique sans autrui, si ce n'est en tant qu'objet soumis au désir du plus fort ? J'ai beau relire ce séminaire sur l'éthique, je n'ai pas trouvé de réponse à ces interrogations⁵¹. Lacan a bien affirmé ailleurs que nous faisons un bien étrange métier à savoir que « Nous

⁵⁰ Lacan J., *Le Séminaire. Livre VII, op. cit.*, pp. 359-373.

⁵¹ J'ai développé ce questionnement dans un article de 1992 intitulé : « L'éthique de la psychanalyse. Thèses, questions et hypothèses », *Esquisses psychanalytiques* (Paris), 18 (1992), pp. 135-145.

mûrissons le désir du sujet pour un autre que nous »⁵². Et encore que « ce qu'il y a de certain, c'est que les sentiments de l'analyste n'ont qu'une place possible, celle du mort »⁵³. Néanmoins, j'ai connu plusieurs collègues qui s'appuyaient sur le « ne pas céder sur son désir » de ce séminaire sur l'éthique pour justifier les passages à l'acte d'un analyste, lorsqu'ils ne faisaient pas plus directement appel aux passages à l'acte de Lacan lui-même et de certains de ses proches élèves. Dans son écrit « Ne pas céder sur son désir » inclus dans le livre collectif intitulé *Le désir. L'objet qui nous fait vivre*⁵⁴, Paul Laurent Assoun dit bien que « rien n'est plus éloigné de la formule de Lacan que cette apologie naïve du lâcher-tout, espèce d'épicurisme teinté de perversion et confondant envie et désir, ce qui constitue un contresens majeur ». Et l'auteur de poursuivre en signalant l'essentielle différence entre céder sur (son désir) et « céder à » (la jouissance). « Ne pas céder sur son désir, ce n'est pas s'abandonner à quelque mouvement, mais refuser de renoncer à résister à se soumettre ... à la facilité ». Cela étant, il semble que bon nombre des proches et des lecteurs de Lacan, y compris des psychanalystes bien formés, n'aient pas saisi cette différence. Ainsi nombre de ses proches racontent aujourd'hui avec une admiration non déguisée comment Lacan pouvait harceler un sacristain pour se faire ouvrir une église qu'il avait envie de visiter en dehors des heures prévues, ou casser une pile d'assiettes dans un restaurant dont l'accès lui avait été interdit parce qu'il ne portait pas de cravate. D'autres, moins élogieux il est vrai, racontent comment ils furent tenus de dédommager la *call girl* à laquelle Lacan avait donné rendez-vous lors de sa venue dans leur ville où ils l'avaient invité pour une conférence. Pour ma part, comme je l'ai déjà signalé, c'est une de ses ex-analysante qui m'a confié ses passages à l'acte traumatisant lorsqu'elle était en cure avec lui tandis que Catherine Millot en témoigne très positivement dans son livre *La vie avec Lacan*⁵⁵.

Un analyste n'est pas l'autre

Avant de conclure, je souhaite préciser deux choses. Tout d'abord, qu'un analyste n'est pas l'autre.

Certains analystes mettent fin à l'analyse et s'engagent amoureusement dans une relation officieuse ou officielle. Ceux-là font entrer la relation

⁵² Lacan J., « *Le désir et son interprétation* », leçon du 1^{er} juillet 1959.

⁵³ Lacan J., « La direction de la cure », *Écrits, op. cit.*, p. 589.

⁵⁴ Assoun P.-L. et coll., *Le désir. L'objet qui nous fait vivre*, éd. In Press, 2016, pp. 49-73.

⁵⁵ Millot C., *La vie avec Lacan*, Paris, Gallimard, 2017.

analytique dans la réalité et rendent possible la poursuite de l'analyse avec un autre analyste. Leurs ex-analysantes n'ont pas à affronter les affres de la rupture, qui sont l'occasion d'une prise de conscience de l'abus et déclenchent, la plupart du temps, la catastrophe subjective. Personnellement, je ne vois pas au nom de quoi on pourrait juger ce choix de vie, même si ce choix est hasardeux dans la mesure où, d'après Susan Baur, « les études et les témoignages montrent que dans peu de cas la fin est heureuse »⁵⁶. Mais quels sont les critères de ces recherches ? Et puis, combien de couples qui se sont rencontrés dans d'autres circonstances peuvent se dire pleinement heureux, une fois la lune de miel passée ?

Tout autres sont les psychanalystes dont la séduction relève de la pulsion d'emprise ou d'une structure perverse, reconnaissable à la jouissance qu'ils tirent des angoisses et souffrances de leurs analysantes, de la soumission avec laquelle elles endurent ces souffrances et des angoisses que crée la situation.

Chaque analysante diffère des autres

D'autre part, chaque analysante diffère des autres. Toutes ne se laissent pas entraîner dans de telles aventures. J'en ai connu qui quittèrent leur analyste dès la première proposition ambiguë de celui-ci. Chacune réagit avec sa structure et son histoire.

Comme le démontre Monique Lauret, les effets peuvent être aussi assez différents. Dans cette perspective, je me dois d'ajouter que j'ai rencontré, directement ou par lecture interposée, six analysantes-amantes pour lesquelles les effets furent – à leur avis – positifs. L'une d'entre elles a publié son témoignage sous le titre *Au-delà de la parole. Mémoire d'une analyse pas comme les autres*⁵⁷. L'autre est Catherine Millot dont je viens de citer le livre *Ma vie avec Lacan*.

Quoi qu'il en soit, c'est peu à côté de la petite trentaine que j'ai pu connaître personnellement ou indirectement par leurs écrits ou par des collègues qui les ont connues et qui ont témoigné des effets délétères de cette expérience de réalisation agie du transfert. Qu'est-ce qui les différencie des autres ? À première vue, les analysantes, pour lesquelles l'expérience ne semble pas avoir été négative, sont celles qui n'ont pas

⁵⁶ Baur S., *op. cit.* (Poche), p. 402.

⁵⁷ Matoré Y., *Au-delà de la parole. Mémoire d'une analyse pas comme les autres*, Paris, L'Harmattan, 2013.

été abandonnées par leur analyste-amant, qui s'est au contraire engagé dans une relation amoureuse durable.

Il y a encore beaucoup d'autres questions à explorer, notamment celles-ci : pourquoi les analysantes qui vivent ces relations comme un enfer y restent-elles tellement attachées ? Pourquoi celles qui se sentent victimes d'un comportement abusif portent-elles si rarement plainte ? Pourquoi les institutions font-elles si souvent silence sur ces ruptures du pacte analytique et sur ces effets si souvent délétères ? Pourquoi des psychanalystes méconnus sont priés de quitter l'institution alors que ceux qui ont pignon sur rue ne sont pas inquiétés ?

Mais il faut bien que je m'arrête ici quitte à reprendre ces questions dans un autre article.